

MONDE EN COURS

Résistances intellectuelles



Les combats de la pensée critique

Entretiens dirigés
par Nicolas Truong

RÉSISTANCES INTELLECTUELLES

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

© Festival d'Avignon, éditions de l'Aube, 2013
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0833-7

Résistances intellectuelles

Les combats de la pensée critique

ouvrage dirigé par
Nicolas Truong

avec les contributions de

Daniel Bounoux, Jacques Bouveresse
François Cusset, Jacques Derrida, Philippe Descola Georges
Didi-Huberman, Dany-Robert Dufour
Jean-Pierre Dupuy, Éric Fassin, Marcel Gauchet
Françoise Héritier, François Jullien, Annie Le Brun
Hans-Thies Lehmann, Frédéric Lordon, Dominique Méda
Philippe Meirieu, Marie-José Mondzain, Edgar Morin
Jean-Luc Nancy, Charlotte Nordmann, Michel Onfray
André Orléan, Mathieu Potte-Bonneville, Jacques Rancière
Pierre Rosanvallon, Yves Sintomer, Peter Sloterdijk
Joy Sorman, Bernard Stiegler, Sophie Wahnich

éditions de l'aube

Du même auteur :

Une histoire du corps au Moyen Âge, avec Jacques Le Goff
(Liana Levi, 2003 ; poche, 2006)

Le Théâtre des idées. 50 penseurs pour comprendre le xxie siècle
(Flammarion, 2008)

Éloge de l'amour, avec Alain Badiou (Flammarion, 2009 ;
poche, 2011)

Éloge du théâtre, avec Alain Badiou (Flammarion, 2013)

Dialogue sur la politique, la gauche et la crise, avec Edgar
Morin et François Hollande (l'Aube, 2012)

Ma philosophie, avec Stéphane Hessel (l'Aube, 2013)

Je remercie celles et ceux qui m'ont témoigné leur confiance en me livrant « leur mémoire » et des souvenirs personnels, souvent très intimes. je remercie également Patricia Legros pour ses lectures attentives et ses précieux conseils.

Avant-propos. Un service public des idées

Nicolas Truong

Trente et un penseurs pour comprendre les élans et les tourments d'un monde désorienté, les errements et les raisons d'espérer d'une planète convulsée. Dix-neuf entretiens, dialogues et débats pour penser le monde tel qu'il va et ne va pas. Telle est l'ambition de cet ouvrage collectif issu du Théâtre des idées, cycle de rencontres intellectuelles du Festival d'Avignon, dont il reprend et déploie une partie des principaux moments. Inauguré en 2004 par le philosophe Jacques Derrida (1930-2004), ce théâtre de la pensée vivante souhaite donner à voir, à entendre et à lire la « force violente des idées », comme l'écrivait Antoine Vitez¹. En résonance avec les questions soulevées par les propositions artistiques du Festival, le Théâtre des idées est un espace public qui cherche à faire vivre toutes les pensées critiques à travers des interventions dialoguées. Crise de la représentation, abus de pouvoir, politique de l'art, devenir de l'école... Des auteurs les plus confirmés aux talents émergents, des intellectuels engagés dans la réflexion sur le temps présent dressent un état des lieux des questions qui taraudent notre modernité.

« Les guerres mondiales – et locales –, le national-socialisme, le stalinisme – et même la déstalinisation –, les

1. *Le Théâtre des idées* est d'abord le titre d'un recueil de textes du dramaturge Antoine Vitez (1930-1990), réunis par Georges Banu et Danièle Sallenave (Gallimard, 1991).

camps, les chambres à gaz, les arsenaux nucléaires, le terrorisme et le chômage, c'est beaucoup pour une seule génération, n'en eût-elle été que témoin », écrivait en son temps le philosophe Emmanuel Lévinas (1906-1995)¹. Sans comparer notre situation à celle traversée par cet enfant du siècle des extrêmes, il n'est peut-être pas vain de dire que Tchernobyl et le World Trade Center, la précarité généralisée et la vie numérisée, le terrorisme global et la synchronisation des émotions télévisées font aujourd'hui partie des données immédiates de notre conscience. Pour décrire la fabrique du commun, le destin des générations, l'éclipse du politique ou l'emprise hypnotique du leurre économique, nous avons donc sollicité les chercheurs qui nous semblaient le mieux à même de saisir les enjeux d'une planète déchirée. Afin de comprendre ce que parler veut dire, ce que la jeunesse veut parfois subvertir, ce que peut encore le corps, ce que signifie la modernité, ce qu'il reste de sacré, ce que l'on pense ailleurs et comment on pense autrement, nous avons réuni des intellectuels qui ont le souci du monde et de la transmission. Car le Théâtre des idées est conçu comme un ensemble de rencontres exigeantes et accessibles, approfondies et introductives, dont l'accès, nous l'espérons, ne nécessite aucun présupposé, ne sollicite aucun implicite. Afin de sortir de la résignation qui gagne notre civilisation, nous avons souhaité faire appel à des penseurs qui s'attachent à rendre la parole à ceux qui en sont privés, à des philosophes, des anthropologues, des sociologues, des écrivains ou des historiens qui nous donnent quelques raisons d'espérer.

Créé avec Hortense Archambault et Vincent Baudriller, codirecteurs du Festival d'Avignon, qui ont souhaité que l'espace théâtral redevienne un lieu de critique du monde et de ses représentations, le Théâtre des idées s'est donc aventuré sur des domaines et des thèmes arpentés par le projet

1. Emmanuel LÉVINAS, *Noms propres*, Fata Morgana, 1976 ; Le Livre de poche, 1987.

artistique du Festival. Et ce n'est sans doute pas un hasard si cette « espèce d'espace » intellectuel, pour reprendre les mots de Georges Perec, a trouvé son ancrage, son terrain et son écran à Avignon, au cœur même du temple du théâtre, cet art en apparence anachronique qui fait encore le pari de la présence, au moment même où les relations et les transactions se font et se défont virtuellement derrière des écrans électroniques. Chambre d'écho des problèmes sociaux, carnaval artistique où se côtoient les plus divergentes esthétiques, caisse de résonance des engagements politiques, le Festival d'Avignon demeure en effet unique par l'importance de son aura symbolique. Avec sa capacité singulière à transcrire le monde et ses soubresauts, le Festival d'Avignon est, depuis sa création en 1947, un théâtre de la pensée. Et gageons qu'il le restera encore longtemps.

Qu'on en juge. 11 septembre 2001, les tours jumelles de Manhattan s'effondrent. Et avec elles, semble-t-il alors à la planète entière rivée aux écrans de télé mondialisés, toute une civilisation. Avril 2002 : en France, Jean-Marie Le Pen rivalise avec Jacques Chirac au second tour de l'élection présidentielle française. De la politique à l'esthétique, de nombreux auteurs s'accordent à reconnaître le symptôme d'une « crise générale de la représentation ». Après l'annulation de l'édition 2003 du Festival d'Avignon suite au mouvement des intermittents du spectacle, une nouvelle équipe s'installe. Trentenaires en phase avec les questions de leur génération, Hortense Archambault et Vincent Baudriller décident d'associer chaque année un artiste à l'élaboration de l'édition, afin de « tracer avec lui la carte d'un territoire artistique ». Par souci du devenir de notre société, s' imagine alors le Théâtre des idées, nouvelle agora du Festival d'Avignon où les propos d'intellectuels critiques font écho aux réalisations artistiques.

Acte I : en 2004, Thomas Ostermeier, premier artiste choisi pour inspirer la programmation, fait entrer la clameur

des rappeurs dans la Cour d'honneur du palais des Papes où le soldat *Woyzeck* imaginé par Georg Büchner (1813-1837) est transposé dans un *no man's land* de la périphérie des grandes villes européennes. Le jeune directeur artistique de la Schaubühne de Berlin déplace également l'intrigue d'*Une Maison de poupée* de Henrik Ibsen (1828-1906) dans un loft calqué sur le papier glacé des magazines de déco huppés, afin de déjouer la comédie sociale du nouveau bonheur conjugal. Avec rage et imagination, le nouveau théâtre européen réinvente la critique sociale théâtrale. Sur la scène du Théâtre des idées, le philosophe Jacques Derrida tutoie la vieille Europe dans un rare moment d'intimité philosophique. Sans renier sa déconstruction de l'eurocentrisme, il demande à la « neuve vieille Europe » de s'engager sur un chemin qu'elle est la seule à pouvoir emprunter aujourd'hui, « entre l'hégémonisme américain, la théocratie fondamentaliste et la Chine, qui devient déjà, pour ne prendre en considération que la question du pétrole, déterminante dans les lignes de force géopolitiques du temps présent », écrit-il dans *Double Mémoire*, lettre adressée à la « vieille Europe » qui précéda son intervention et que nous publions ici en guise d'ouverture à cet ouvrage. En un mot, déclare l'un des représentants les plus marquants de la *French Theory*, la « déconstruction » est derrière nous. Il s'agit désormais de construire un autre monde, une autre Europe, une autre histoire. Acmé et *success story* du Festival 2004, *La Chambre d'Isabella* de la Needcompany, dirigée par le Flamand Jan Lauwers, témoigne de ce retour au récit. Après avoir accompagné le mouvement de déconstruction des formes convenues du théâtre et de la danse, Jan Lauwers et sa bande chantent le xx^e siècle tel que le perçoit une femme de quarante-vingt-quatorze ans qui fait défiler l'histoire de ses amants et de ses enfants dans le rétroviseur de son passé.

Acte II : du souci du monde au souci de soi, il n'y a qu'un pas. Entre le monde et le moi, il y a un média, un médium, un

intermédiaire : le corps, dont l'édition 2005 affirme le primat. Artiste associé d'une édition vivement débattue, le Flamand Jan Fabre reprend son conte de fées médiéval *Je suis sang* comme un tableau de Jérôme Bosch vivant. Dans son *Histoire des larmes*, également présentée dans la Cour d'honneur, un Diogène en chair et en os cherche en vain un homme, comme le rapporte la célèbre anecdote. On se souvient que Platon avait défini l'homme comme un « bipède sans plumes ». Qu'à cela ne tienne : Diogène plume un poulet et lance dans les jambes du fondateur de l'Académie la créature qui, par sa seule apparition ludique, déjoue la définition platonicienne. Sur la scène du Théâtre des idées, Michel Onfray réactive la tradition philosophique des Cyniques, dont le chien était l'emblème et Diogène l'un de leurs plus percutants représentants. Face au cynisme vulgaire et ordinaire, il y défend cette singulière capacité à manier l'ironie qui peut permettre à un artiste d'être réellement subversif en devenant « un penseur d'utopie en prise directe avec son corps ». Historiens du sensible et de l'intime, Alain Corbin et Georges Vigarello s'attellent à l'histoire culturelle de la déchristianisation de la chair et de l'autocontrôle des émotions. Côté cour, le débat est lancé. Dans un ouvrage en forme de va-et-vient critique et nostalgique entre la « fraternité » de l'année 1956 et le « tournis » que lui a donné l'édition 2005, lors de laquelle il était invité au Théâtre des idées à parler de la persistance du sacré dans notre monde désenchanté, Régis Debray déplore que, dans notre pays « américanisé », il y ait désormais « la France des petits Blancs qui regardent TF1, où le théâtre est banni. Et celle des théâtres, où les premiers n'entendent que du petit-nègre¹ ».

Acte III : pour le 60^e anniversaire du Festival, l'équipe de direction a choisi l'univers mystérieux, onirique et littéraire du chorégraphe, danseur et plasticien Josef Nadj. Avec un

1. Régis DEBRAY, *Sur le pont d'Avignon*, Flammarion, 2005.

hommage à Henri Michaux (*Asobu*) et une performance lors de laquelle il entre dans un tableau d'argile qu'il façonne chaque soir avec le peintre espagnol Miquel Barcelo (*Paso doble*), un théâtre de l'altérité radicale rejoue pour nous l'enfance de l'art et se confronte avec l'ailleurs, réinventant ainsi une esthétique de la pluralité des mondes. De la même manière que Josef Nadj emprunte des chemins de traverse, des grottes de Lascaux aux danseurs de butô, l'anthropologue Philippe Descola et le philosophe François Jullien choisissent chacun d'opérer au Théâtre des idées un détour afin d'appréhender la diversité culturelle et la pensée conceptuelle. Détour par l'Amazonie et les Indiens Achuar, plus couramment appelés Jivaros, pour le premier, qui propose de dépasser les catégories de nature et de culture afin de penser plus adéquatement le rapport de l'homme à son environnement. Détour stratégique par la Chine pour le second, ce « dehors » qui lui permet de façonner une nouvelle éthique, esthétique ou politique. Il est donc possible de penser ailleurs sans tomber dans le piège du relativisme ou dans les excès de l'universalisme. Du butô au tao, de l'Amazonie aux frontières de la Serbie, le déplacement et le décentrement des points de vue permettent d'envisager autrement notre univers commun, de penser notre monde à partir d'autres mondes.

L'acte IV a pour nom « démocratie ». En décidant d'occuper jour et nuit la Cour d'honneur à l'occasion de la représentation controversée des *Feuillets d'Hypnos* de René Char (1907-1988), occupation durant laquelle les festivaliers ont été amenés à participer à des ateliers de pratique théâtrale ou à discuter avec des intellectuels de l'actualité de ce texte de résistance, Frédéric Fisbach, artiste associé de l'édition 2007, a voulu interroger la place du spectateur, la légitimité du pouvoir du créateur, mettre en scène le partage du sensible. Car, en dépit du consensus issu de la « grande fête républicaine » qu'aurait été la dernière élection présidentielle française, la démocratie demeure un scandale, une hérésie, l'objet d'une haine qui s'abrite souvent

derrière la critique de l'individualisme consommateur¹. Confiée à « ceux qui savent » et réservée aux professionnels de la politique, la démocratie est pourtant née sous le signe du pouvoir aléatoire. Aristote ne disait-il pas que « c'est d'abord avec la sélection aléatoire des dirigeants que s'exprime la nature profondément démocratique d'une cité » ? Invités parmi de nombreux autres penseurs au Théâtre des idées, l'historien Pierre Rosanvallon et le sociologue Yves Sintomer se sont demandé si cette démocratie du hasard ou bien encore d'autres façons de partager le pouvoir seraient à même de renouveler nos systèmes politiques fatigués. Au même moment, Frédéric Fisbach et son équipe tentaient de dépasser la séparation acteur/spectateur, de « dédramatiser », c'est-à-dire de laïciser l'enceinte quasi sacrée du théâtre contemporain, tout en assumant la responsabilité de la représentation.

Acte V : l'enfer de la raison, le paradis de la passion. En 2008, sur la scène du palais des Papes, Roméo Castellucci transfigure *La Divine Comédie*, le voyage initiatique et métaphysique, l'expérience poétique et politique, le chef-d'œuvre de Dante qui est contemporain de la naissance du purgatoire, ce troisième lieu de l'au-delà, situé entre l'enfer et le paradis, inventé par une société qui aspire à accorder davantage de justice et de reconnaissance à l'individu. Cette représentation médiévale de l'au-delà, en forme d'enfer, de purgatoire et de paradis, demeure une matrice de notre modernité, alors que les réalités qu'elle évoque nous sont devenues tout à fait étrangères. Plutôt que de placer d'abominables monstres et cerbères en carton-pâte à l'avant-scène, le dramaturge italien fait lancer des chiens de garde à l'assaut de son propre corps afin de faire saisir la violence de la terreur moderne. Au Théâtre des idées, l'écrivain Annie Le Brun revient sur la noirceur lumineuse de ces monstres que le sommeil de la raison engendre, pour reprendre

1. Jacques RANCIÈRE, *La Haine de la démocratie*, La Fabrique, 2005.

le thème d'une eau-forte célèbre des *Caprices* de Goya. Face à l'atrophie de la raison sensible par ce « trop de réalité » qui nous submerge, l'auteur se livre à un exercice d'insoumission, de défense de l'imagination et de l'incarnation, car « il n'y a pas d'idée sans corps ni de corps sans idée ». Alors que la comédienne Valérie Dréville s'empare du *Partage de midi* de Paul Claudel à la carrière Boulbon, pièce aussi bien structurée par la déception spirituelle que par l'élan amoureux, Alain Badiou fait l'éloge de l'amour, ce « communisme minimum », se plaît-il à dire, qui est aussi bien attaqué sur sa droite (par l'idéologie du contrat) que sur sa gauche (par le libertinage consumériste)¹. Le triomphe de l'amour, un grand classique.

Acte VI : retour au récit. En littérature comme en philosophie, l'époque avait promulgué la fin des grands récits, décrété l'agonie de l'épopée, entériné l'obsolescence et le crépuscule des grands concepts à majuscules (Prolétariat, Progrès, Patrie). Artiste associé de la 63^e édition du festival d'Avignon, le metteur en scène et comédien libanais Wajdi Mouawad réactive en 2009 la fonction créative et émancipatrice de la forme narrative avec *Littoral*, *Incendies*, *Forêts* et *Ciels* en faisant appel à des mythologies contemporaines pour penser la guerre, intérieure ou extérieure, civile ou militaire. Parce que, comme disait Nietzsche, le mythe est un raccourci de l'univers. Côté scène de la pensée, les philosophes Frédéric Gros et Paul Virilio se demandent si la guerre, celle entre États sur un territoire délimité, n'est pas terminée. Car qu'est-ce qu'une guerre sans commencement ni fin, sans face-à-face, sans victoire ni défaite ? Alors que le metteur en scène suisse Stefan Kaegi fait résonner les mélodies des muezzins cairotes sur scène, bientôt remplacées en Égypte par des appels à la prière radiophoniques enregistrés, le philosophe Jacques Rancière

1. Alain BADIOU avec Nicolas TRUONG, *Éloge de l'amour*, Flammarion, 2009.

dégage les conditions de possibilité d'une politique de l'art. À rebours de la dénonciation de l'illusion chez Platon ou du spectacle chez Debord et de la remise en cause du spectateur « passif », qui traverse la dramaturgie depuis Brecht et Artaud, Jacques Rancière réhabilite le spectateur, le regard, l'acte de voir. Car celui qui regarde construit l'œuvre qu'il voit, la relie à d'autres scènes, personnages et images. Ce qui est politique en art, ce n'est pas la nature sociale, politique ou économique du sujet représenté. Pas moins que l'opprimé, le spectateur n'ignore ni les puissants, ni les puissances qui l'oppressent. « Si le théâtre est politique, nous dit-il, c'est davantage dans sa fonction d'interruption que de rassemblement. Il faut en finir avec l'idée mythique d'un théâtre assemblée du peuple. Au contraire, les gens s'y dépouillent de leur identité sociale et deviennent des individus ambigus devant un spectacle qui l'est tout autant. Le travail du spectateur ne consacre pas une unité, il la défait. » D'où l'importance de trouver au théâtre « ce que l'on n'attend pas ». Mais aussi l'écueil qui consiste à s'imaginer qu'il suffit de monter sur un plateau ou de montrer le spectacle de la misère du monde pour faire un acte de création subversive. La politique de l'art ne passe pas nécessairement par l'art politique.

L'acte VII s'articule autour de la modernité et la contemporanéité. Pour sa 64^e édition, en 2010, le festival d'Avignon a choisi d'associer l'écrivain français Olivier Cadiot et le metteur en scène suisse Christoph Marthaler, qui incarnent, chacun à sa façon, deux manières d'être contemporain. Que signifie être de son temps ? Doit-on penser avec ou contre son époque ? Faut-il être absolument moderne ? Comment définir les contours d'un art contemporain qui oscille parfois entre querelles et malentendus ? Au Théâtre des idées, philosophes et écrivains questionnent les formes de notre modernité artistique, la façon singulière qu'a la littérature de penser. Afin d'éviter le simple constat – le contemporain, c'est ce qui se passe au moment

présent, les événements ou œuvres qui sont de notre temps –, il serait tentant de dire que ce terme introduit une rupture avec la « modernité », mot introduit par Baudelaire et que le philosophe allemand Jürgen Habermas considère comme un « projet inachevé ». Pour nombre de contempteurs du temps présent, le monde contemporain aurait détruit l'expérience, annihilé les sens, réduit l'existence à la survie. Selon le philosophe italien Giorgio Agamben, le « contemporain est celui qui reçoit en plein visage le faisceau de ténèbres qui provient de son temps ». Mais comment résister à la tentation nostalgique d'un retour au passé ? Comment aborder des œuvres d'art où le jeu et l'expérimentation occupent une grande part ? Car il n'existe pas « un » art contemporain, mais des façons différentes d'appréhender l'étrangeté ou la familiarité des formes plastiques de notre contemporanéité. Alors que la causticité antipapiste de Marthaler fait flotter la Cour d'honneur et que *L'Homme sans qualités* est monté par le Flamand Guy Cassiers, le philosophe Jacques Bouveresse réactive l'ironie féroce de Robert Musil et de Karl Kraus pour défaire la fabrication des fausses réputations intellectuelles et artistiques. L'art comme ironie de l'histoire.

Acte VIII : l'enfance de l'art. Artiste associé de la 65^e édition, en 2011, le danseur et chorégraphe Boris Charmatz présente dans la Cour d'honneur *Enfant*, spectacle agile et troublant sur ce que l'enfance fait encore danser en chacun de nous. Sanctuaire présumé de l'innocence, l'enfance semble aujourd'hui placée sous surveillance : celle du dépistage précoce de la délinquance et celle du consumérisme juvénile qui colonise son imaginaire. Dans nos États modernes, l'enfant est en même temps célébré et dévalué, aimé et dévoyé, protégé et menacé. Jamais la centralité de l'enfance n'a atteint une telle importance. Entre l'enfant-roi et l'enfant-proie, nous dit-on, il faudrait faire son choix. Refusant la cohorte des clichés à propos des enfants, des adolescents comme des parents, le Théâtre des idées scrute ces nouveaux âges et usages de la vie.

Et interroge la force du commun. Car après l'échec du communisme et depuis l'avènement du règne de l'individualisme, l'idée de communauté semble un rêve brisé, une attente souvent comblée par les sursauts, réflexes ou replis identitaires. L'idée de partage et de communauté semble voler en éclats, notamment à chaque nouvelle révélation de conflits d'intérêts touchant de hauts fonctionnaires de l'État. D'où le problématique mais compréhensible entre-soi communautaire et la lancinante tentation du repli identitaire. D'où le désir d'ériger un nouveau contrat social. Sur quelles bases politiques, juridiques et esthétiques inventer un nouveau commun des hommes ? se demande le philosophe Antonio Negri. Sur la « métamorphose de l'humanité », répondent en chœur Stéphane Hessel et Edgar Morin, qui s'en prennent au triomphe de la Réaction et réhabilitent le principe espérance dans un éclat de rire d'enfants et d'anciens résistants¹. Un commun qui se conjuguera autant au masculin qu'au féminin, nous disent la sociologue Dominique Méda et l'écrivain Joy Sorman. Car la libération des femmes passera par celle des hommes, sans doute moins contraints d'endosser des rôles stéréotypés qu'ils ne l'étaient par le passé. Oui, l'homme est, autant que la femme, l'avenir du féminisme. Et l'avenir de l'école passera, quant à lui, par la décélération, condition nécessaire pour apprendre à penser alors que la « désintellectualisation », la baisse d'attention et de concentration gagnent du terrain, nous disent Marcel Gauchet et Philippe Meirieu. Oui, l'école peut aider à fédérer une collectivité à l'ère de l'entre-soi tribal et de l'individualisme intégral. L'art comme école de la communauté.

Acte IX : le théâtre à l'honneur. Pourquoi défendre cet art singulier de la représentation, ici, au Festival d'Avignon alors que le metteur en scène anglais Simon Mc Burney, artiste associé de la 65^e édition, fait virevolter la maestria de ses images

1. Stéphane HESSEL (dialogue avec Edgar MORIN et Nicolas TRUONG), *Ma philosophie*, L'Aube, 2013.

dans une adaptation libre du *Maître et Marguerite*, du Russe Mikhaïl Boulgakov ? À quoi bon faire l'éloge d'une pratique qui, dans les rues, les cloîtres, les cours et les lycées, triomphe un mois durant ? Parce que le théâtre a toujours eu à défendre sa légitimité. Depuis la naissance de la tragédie, il s'est trouvé des philosophes qui ont rejeté cet art de l'illusion, du simulacre et de la dissimulation. Ils n'ont cessé de rejeter ce théâtre d'ombres. Dans *La République*, Platon le chasse de la Cité. D'autres, comme Rousseau, l'ont attaqué parce qu'il n'était qu'une cérémonie bourgeoise, à laquelle devait se substituer la fête populaire. Mais le théâtre encourt d'autres dangers. Celui d'être patrimonialisé et muséifié. Un théâtre figé dans des codes présumés. Depuis Platon, donc, nous savons que la relation entre philosophie et théâtre n'est pas simple. Un des désirs du philosophe est de discerner le réel sous le jeu des apparences, jeu auquel le théâtre, lieu des masques et des faux-semblants, paraît se dévouer. Comment penser philosophiquement le théâtre à partir de ce paradoxe initial ? Écrivain, philosophe et dramaturge, Alain Badiou n'a cessé de penser cet art qui met les idées en corps. Le théâtre est selon lui un « événement de pensée » qui propose une orientation, une éclaircie dans la confusion des temps. Au théâtre, nous dit le philosophe, « le spectateur est convoqué non au plaisir - lequel survient peut-être, par-dessus le marché comme dit Aristote - mais à la pensée. » Quatre ans après son *Éloge de l'amour*, ce philosophe-dramaturge revient sur l'art et la question centrale de la représentation¹. Économistes, Frédéric Lordon et André Orléan se demandent, eux, comment représenter la crise. Car l'art permet souvent de figurer davantage le vertige des krachs et l'immensité des sommes volatilisées que les explications savantes d'un économisme dominant souvent saisi par l'orthodoxie. Le théâtre, comme antidote à la crise de la représentation.

1. Alain BADIOU avec Nicolas TRUONG, *Éloge du théâtre*, Flammarion, 2013.

Les correspondances, les résonances, les échos sont nombreux entre théâtre et idées, percepts et concepts, plateau et micro, art et pensée. Et nous n'avons fait ici que prendre quelques exemples parmi d'autres de voisinages entre la scène artistique et la réflexion critique qui se sont déroulés au Théâtre des idées. Mais n'est-il pas naturel que la pensée vivante, et la philosophie en particulier, s'épanouisse au théâtre, qu'elle (re) trouve là sa place originelle ou circonstancielle, alors qu'elle est toujours plus corsetée par les formats d'une grande partie des médias, transformée en manuels de savoir-vivre, en recettes existentielles ou en suppléments d'âme à bon marché ?

C'est donc au cœur d'un Festival d'Avignon renouvelé que s'est inventée cette scène de la pensée contemporaine. Et que s'est dessinée cette cartographie et topographie des pensées critiques d'aujourd'hui. Historiquement, la « théorie critique » a été forgée dans les années 1930 par Max Horkheimer et Theodor W. Adorno, philosophes fondateurs de l'école de Francfort. L'idée consistait à opérer un retour critique et réflexif sur la théorie et sur les sciences humaines elles-mêmes. Ces marxistes érudits souhaitaient faire comprendre que le théoricien n'est pas un individu isolé, mais qu'il est pris dans un champ de forces sociales et politiques. Et faire prendre conscience ainsi à toute théorie de l'intérêt social qui l'anime et la détermine. La théorie critique se devait donc de l'être d'abord envers elle-même. Il s'agissait ensuite de mobiliser les connaissances ainsi réfléchies pour inaugurer un nouvel âge de l'émancipation. De forger une raison critique et subjective aussi, à l'égard de la « rationalité instrumentale » qui transformait les sujets en objets, les hommes en choses, les animaux en machines et la culture en industrie.

Dans une acception qui est davantage utilisée aujourd'hui, la galaxie des pensées critiques est souvent réduite aux œuvres théoriques antilibérales, voire anticapitalistes. Selon l'acception qui domine dans cet ouvrage, la pensée critique est d'abord une pensée radicale, c'est-à-dire, comme l'indique l'étymologie, une

réflexion qui prend les choses *à la racine*. Une pensée qui entreprend de modifier non pas tel point singulier d'un ensemble envisagé à changer, mais sa totalité. Plus simplement aussi, les pensées critiques que nous publions ici sont celles qui cherchent à faire vivre l'esprit critique. C'est-à-dire cette faculté de juger, de soumettre la réalité sociale, artistique ou politique au tamis du jugement argumenté, qu'il soit sérieux ou ironique, virulent ou tempéré.

Malgré la particularité de constituer une scène des pensées critiques contemporaines, le Théâtre des idées est un enfant éloigné des « Entretiens du Verger » et des « Rencontres d'Avignon », ces lieux ouverts où l'on débattait sans fin de la politique culturelle de la nation et des orientations artistiques du Festival d'Avignon. Le Théâtre des idées est un proche parent des lieux d'échanges, de partage et de transmission libre et gratuite de tous les savoirs inventés par des intellectuels contemporains qui, empruntant les pas d'Alain ou de Simone Weil, reprennent les chemins des universités populaires initiées au début du xx^e siècle par l'ouvrier typographe Georges Deherme¹. Depuis la création du Théâtre des idées au festival d'Avignon, en 2004, il faut se réjouir que de nombreux théâtres se sont d'ailleurs dotés de cycles réflexifs, souvent inspirés par l'expérience de cette singulière articulation entre scène et pensée.

Créateur du Festival d'Avignon et fondateur du Théâtre national populaire (TNP), Jean Vilar (1912-1971) disait que « si l'on ne peut plus imaginer une éducation qui ne soit nationale », lui ne pouvait « imaginer une forme de théâtre contemporain qui ne soit pas populaire ». Un théâtre national populaire conçu comme « un service public. Tout comme le gaz, l'eau, l'électricité », écrivait-il dans le manifeste du TNP. Un théâtre qui chercherait même à « réunir dans les travées de la communion dramatique le petit boutiquier de Suresnes

1. Michel ONFRAY, *La Communauté philosophique*, Galilée, 2004.

et le haut magistrat, l'ouvrier de Puteaux et l'agent de change, le facteur des pauvres et le professeur agrégé ». Malgré le plaisir, la fierté et l'honneur d'accueillir un public varié, attentif et participatif, attentionné et critique, le Théâtre des idées n'a pas la prétention de ressouder une société fragmentée, parfois même profondément clivée en classes, castes et communautés. Mais peut-être d'esquisser ce que pourrait être un service public des idées. Non pas une pensée d'État, ni une instance de légitimation des spectacles proposés, rôle auquel la pensée conceptuelle est souvent cantonnée dans la sphère culturelle. Non pas une pensée officielle, qui serait invitée à accompagner l'institutionnalisation d'une nouvelle doxa, mais un service public des idées, c'est-à-dire un accès direct, libre, gratuit et partagé à l'intellectualité.

Une précision s'impose. Cet ouvrage, qui se présente comme une introduction vivante et pédagogique à la pensée critique contemporaine, ne nécessite aucune connaissance théâtrale, aucune pratique du Festival d'Avignon, aucun goût particulier pour cet art qui aide à s'orienter dans la confusion des temps. Rappeler son inscription géographique particulière n'est pas le réduire à une topographie, mais au contraire dire « d'où il parle » afin de mieux faire accéder à son universalité. Les discussions menées sont toutes précédées d'un résumé problématisé afin de mieux entrer dans l'échange. Une notice biographique permet de situer les auteurs dans leur parcours et leur travail au long cours. Entretiens, dialogues et débats : la forme ressemble à celle d'un jazz intellectuel. Le thème est choisi et affiché, les instrumentistes connaissent la musique, mais la partition n'est pas écrite. Tel est le pari de cet ouvrage : faire voir la pensée en action, les idées en actes. S'il n'y a pas de ligne officielle du Théâtre des idées, qui accueille des auteurs différents et parfois divergents, sa direction, c'est-à-dire le sens et l'orientation que nous lui conférons, est claire : s'inscrire dans l'histoire de l'émancipation par la raison et l'imagination, à laquelle il apportera sa modeste contribution.

Jean Vilar résumait son rêve d'Avignon en ces mots : « Le ciel, la nuit, la fête, le peuple, le texte. » Il est tentant de le parodier pour décliner ce que voudrait être, pour le lecteur comme pour le spectateur, ce Théâtre des idées : « la parole, l'échange, l'assemblée, la critique, la pensée ».

Né en 1967 à Paris, Nicolas Truong est journaliste au *Monde*, responsable des pages « Idées-Débats ». Fondateur de la revue *Lettre* (1989-1993), responsable du Théâtre des idées au festival d'Avignon depuis 2004 et des débats de la Cité idéale à l'Abbaye de Fontevraud depuis 2009, il a mis en scène *La Vie sur Terre*, adaptation théâtrale de textes issus de la pensée critique, comme les *Lettres, articles et essais* de George Orwell, ainsi que *Projet Luciole*, théâtre philosophique créé au Festival d'Avignon lors des éditions 2012 et 2013. Coproducteur de l'émission *Les Retours du dimanche*, sur France Culture, il a publié, avec Jacques Le Goff, *Une histoire du corps au Moyen Âge* (Liana Levi, 2006), *Le Théâtre des idées. 50 penseurs pour comprendre le xxie siècle* (Flammarion, 2008) ; avec Alain Badiou, *Éloge de l'amour* (Flammarion 2009) et *Éloge du théâtre* (Flammarion, 2013) ; avec Edgar Morin et François Hollande, *Dialogue sur la politique, la gauche et la crise* (L'Aube, 2012) ; avec Stéphane Hessel, *Ma philosophie* (L'Aube, 2013).

Première partie. Résister en politique

Double mémoire. Lettre à la vieille Europe¹

Par Jacques Derrida

« Vieille Europe,

Je ne t'ai jamais tutoyée. J'ai passé de longues années à dire ce que certains interprétaient comme du mal de toi. Longtemps, j'ai été classé, à juste titre, parmi les philosophes qui organisaient leur travail autour d'une déconstruction de l'eurocentrisme, sous toutes ses formes. Je reste d'une certaine manière un adversaire de toute reconstitution d'un nationalisme eurocentrique. Cela dit, même dans ce travail de déconstruction, je me suis senti constamment endetté envers toi, enraciné en toi, "vieille Europe", qui me donnais les ressources mêmes que je retournais contre toi. Je ne t'ai jamais méconnue ou injuriée, comme on l'a fait depuis Washington. Aujourd'hui, la situation a changé. Je vois en toi ce que j'appellerais, en m'inspirant du nom qui est donné à une vieille synagogue pragoise, *Staronova synagoga*, la "vieille neuve Europe", une Europe qui garde sa mémoire, la bonne et la mauvaise, la lumineuse et la sombre. La lumineuse, c'est, au fond, l'idée de la philosophie et de la démocratie, même s'il m'est arrivé de déconstruire une certaine tradition de cette philosophie et ce qu'on véhiculait sous le nom de "démocratie". Que cette nouvelle Europe garde ainsi sa mémoire lumineuse : la philosophie, la démocratie, les Lumières, et même ce qu'on appelle, de manière assez douteuse, la "sécularisation". Qu'elle garde aussi sa mémoire nocturne, la mémoire de tous les crimes qu'elle a commis dans l'histoire et

1. Adresse recueillie par Nicolas Truong pour le « Théâtre des idées » auquel Jacques Derrida participa le 9 juillet 2004.